

Alessia de Biase

Insistance urbaine

Ou comment aller à la rencontre des impondérables de la vie authentique

*« Tu fais partie du paysage de la rue, comme ce réverbère »
(Whyte, 1995 [1943] : 331)*

Du latin In+sistere, être physiquement sur quelque chose, lui attacher de l'importance. « Insister » comme choix de rester, de se fixer dans un lieu y retourner chaque jour et regarder ce qui se passe durant une période. Dans le langage musical, une insistance est justement l'acte de revenir à une place identique dans un déroulement temporel.

Etre arrêté, fixe, assis quelque part pour longtemps est de l'insistance, presque de l'entêtement, par rapport à la vague mobile et fluide qui caractérise aujourd'hui les manières pour appréhender la ville. Itinéraires, promenades, dérives, déambulations, se démultiplient dans les domaines de l'art, des sciences humaines et de l'urbanisme. Du loisir lié à la flânerie au XIXe siècle, la marche est devenue dans les vingt dernières années (de manière exponentielle dans les toutes dernières) un outil scientifique très reconnu qui a généré des méthodes de terrain, reconnues très efficacesⁱ. Ainsi on parcourt la ville vers ce que l'on veut faire voir (promenades urbaines ou itinéraires) ou vers ce que l'on ne connaît pas et que l'on veut découvrir (dérives). Ces marches tracent la ville, et des itinéraires – choisis et calibrés ou spontanés et improvisés – forment des lignes qui la parcourent suivant des logiques qui les déterminentⁱⁱ, comme l'on trace un plan sur une feuille blanche. Dans cette logique déambulatoire, se met à l'œuvre une vision diachronique de l'espace urbain: le temps est celui qui se mesure dans l'intervalle entre le départ et la fin de la promenade. Même dans les dérives qui n'ont pas un but précis, le déploiement temporel est similaire : la ville que l'on découvre entre le début et la fin de la marche, est celle du temps linéaire, une succession temporelle répondant à la juxtaposition dans l'espace.

Mais que veut dire dans ce monde en marche, s'arrêter ? Etre fixe ? Regarder la ville assis quelque part ? Peut-on dire « regarder la ville » si on ne la parcourt pas ?

S'arrêter

Un changement de point de vue, certes, mais surtout de postureⁱⁱⁱ. Dans la marche ce qui apparaît comme évènement c'est l'espace, et la rencontre fortuite avec des personnes que l'on croise, ce qui en revanche surgit, quand on est assis quelque part, est le temps, qui change profondément les lieux, les actions et les rapports humains.

Si une marche s'apparente à une narration qui a un fil que l'on suit, rester fixe sur un lieu pendant une longue période – une insistance – nous fait penser plutôt à un collage de bribes de différents matériaux à qui l'on ne donne pas un ordre mais un rythme. A chaque jour tout recommence et notre tableau s'efface un peu, non complètement, et à nouveau recommence à se remplir et à se réanimer. Cette posture est caractérisée par une vision du temps décidément cyclique et non linéaire : rarement l'on peut se souvenir du début et de la fin de cette pratique. Tout au départ est mélangé, fait de petits agencements, gestes, regards et tactiques pour trouver le bon endroit et la bonne situation. Et rarement, on s'en va définitivement d'un lieu que l'on a fréquenté intensément pendant des semaines, et souvent « on

fait un saut pour voir si tout va bien »...

Il s'agit de mettre à l'épreuve pendant l'insistance l'intérêt pour une situation urbaine pour un possible terrain approfondi. J'emploie le mot « situation » car il tient ensemble le registre spatial, celui temporel et celui interactionnel (Agier, 2009 :40). Une situation existe non seulement si elle est dans un lieu, dans un laps de temps avec des personnes qui interagissent mais aussi si elle est perçue et reconnue par ces derniers en tant que telle^{iv}.

Dans ce que l'on nomme un « pré-terrain » – partie au préalable pour tout ethnographe pour comprendre où il est – cette insistance est une manière comme une autre de mettre en acte ce qu'en anthropologie est fondateur du rapport au site : l'« imprégnation », l'« imbibation » comme le nomme Piasere en proposant la métaphore de l'ethnographe-éponge, ou la « sédimentation » comme le dit Hasturp. L'insistance, strictement héritée de la pratique ethnographique initiée par l'École de Chicago, qu'amènera à ce qu'on appelle une « observation participante », veut dans l'acte de se placer le début de toute compréhension des situations spatiales et sociales.

« Le lendemain, Doc m'expliqua la leçon du soir précédent. "Vas-y doucement, Bill, avec tous tes « qui », « quoi », « pourquoi », « quand », « où ». Si tu poses des questions de ce genre, il suffit que tu traînes avec eux et tu finiras par avoir les réponses sans même avoir besoin de poser les questions." J'ai constaté que c'était vrai. Rien qu'en restant assis et en écoutant, j'ai eu les réponses à des questions que je n'aurais même pas imaginé poser si j'avais cherché à m'informer uniquement sur la base d'entretiens ». (Whyte, 1995 [1943] : 329)

S'asseoir...

Ainsi pour commencer une insistance, des tactiques se mettent à l'œuvre pour trouver le bon emplacement pour pouvoir ensuite y rester, se faire accepter, rentrer en contact avec ceux qui deviendront des « voisins »... Une tactique diffère d'une stratégie, comme le soulignait Michel de Certeau (1990), par le rapport qu'elle entretient entre temps et espace : si la deuxième doit s'installer sur un espace (ou une institution) précis et vaincre sur le temps, la tactique en revanche « dépend du temps, [elle est] vigilante à y « saisir au vol » des possibilités de profit. [...] Il lui faut constamment jouer avec les éléments pour en faire des « occasions ». Sans cesse le faible doit tirer parti des forces qui lui sont étrangères[...]. Beaucoup des pratiques quotidiennes (parler, lire, circuler, faire le marché ou la cuisine, etc.) sont de type tactique» (ibid. :XLVI). Nous ne pouvons pas oublier dans ces pratiques, moins quotidiennes certes, mais qui néanmoins occupent les journées des anthropologues, celles de terrain qui sont construites grâce à ce que les Grecs appelaient *mêtis*, une intelligence situationnelle (Detienne, Vernant, 1974).

Chaque jour de l'insistance tout recommence, on amène sa chaise, on négocie sa propre présence, même si elle est de plus en plus acceptée et reconnue, on passe le bonjour aux « voisins », et on assiste paisiblement au déroulement du temps dans une journée. Propre à l'instance est le fait de s'asseoir sur sa propre chaise et non utiliser le mobilier urbain. La motivation de ce choix est celui de prendre vraiment place sur l'espace public, de souligner sa présence et donc faire surgir la curiosité et la stupeur chez les autres qui peuvent être ainsi amenés à venir à notre rencontre, mais aussi de faire comprendre que l'on est là tous les jours en faisant quelque chose et non en s'insinuant dans l'espace public *incognito*. S'arrêter, prendre place, créer un nœud dans une ville qui se veut continuellement en action, fluide et rapide, fait de nous des « suspects », comme le soulignait Pierre Sansot (1994 :

127^v), et la chaise ou le tabouret, peuvent nous aider à dissimuler ce jugement. Ce n'est pas du spectacle, ou une performance, c'est simplement signifier sa présence, faire de l'ordinaire en position extraordinaire.

Etre quelque part, fixe pendant des jours entiers, nous oblige à « faire avec » des sensations telles que l'ennui, et le rapport avec son propre corps... et c'est justement dans ce rapport, entre corps et pensée, qu'on commence à « intérioriser », ou *incarner* un lieu... c'est à travers ces longs moments que l'on apprend l'*habitus* du lieu, où l'on comprend les règles des bonnes manières, et on sait de quoi on parle, comment on se salue, comment on se tient dans l'espace public dans la vie de tous les jours.

Chercher un « dedans » et y prendre place.

Rentrer en empathie avec un lieu, comme on rentre en empathie avec quelqu'un, c'est-à-dire de « sentir au dedans » (Piasere, 2010 :174), faire siennes les émotions de l'autre. La sympathie, rappelons-nous, est le « sentir pour » une autre personne sans partage des émotions ni d'action mimétique. L'empathie en revanche est un état intérieur d'ouverture et de disponibilité. Mais que veut dire être en empathie avec un lieu ?

Il s'agit principalement d'attention non de capacité de connaissance : regarder ce que le temps fait à l'espace, aux corps des personnes présentes et aux échanges qui se mettent en scène. Chercher un « dedans », rentrer en empathie, signifie construire un regard de l'intérieur, proche, contextuel et par petits éléments. Un regard qui doit arrêter un mouvement qui, du dehors, de la dimension macro de la grande échelle, rend facile tout jugement et tout positionnement souvent préconçu (de Biase, 2013).

Nous savons par notre expérience quotidienne que les « presque-rien » contribuent à la construction de l'image et de l'imaginaire d'un lieu et que, des séquences de petits gestes presque inutiles mais nécessaires remplissent notre vie urbaine de tous les jours. Ces « presque-rien » que Malinowski, au début des *Argonautes du Pacifique occidental* (1963) appellera « les impondérables de la vie authentique » :

Il est une série de phénomènes de grande importance que l'on ne saurait enregistrer en procédant à des interrogations ou en déchiffrant des documents, mais qu'il importe de saisir dans leur pleine réalité. Appelons-les les impondérables de la vie authentique. Ce sont des choses comme la routine du travail quotidien, les détails des soins corporels, la manière de prendre sa nourriture et de la préparer, le style de la conversation et de la vie sociale autour des feux du village, l'existence d'amitiés ou d'inimitiés, de courants de sympathie et de haine entre les habitants, les vanités et les ambitions personnelles qui transparaissent dans la conduite des individus et dans les réactions émotives de ceux qui les entourent et qui, pour discrètes qu'elles soient, ne sauraient tromper, tous ces faits peuvent et doivent être formulés et consignés scientifiquement...

Etablir une intimité, disait Patrick Geddes, entre des personnes ou avec un lieu se fait dans le partage et la reconnaissance de petites choses (Ferraro, 1998 : 199), des traces que l'on est capable de lire ou d'entrevoir grâce à l'expérience et à la connaissance de la personne ou du lieu. Plusieurs fois, lors de mes terrains antérieures, les personnes que j'interviewais préféraient, à un certain moment de l'enquête – où l'anthropologue est vu comme quelqu'un de la famille – partager avec moi le plaisir du détail, de ce que personne, s'il n'habite les lieux, ne peut

comprendre. Ce partage de *l'impondérable de la vie authentique* m'a toujours émue et interpellée par sa valeur sous-jacente d'acceptation complète de ma personne dans un lieu et un groupe (de Biase, 2013).

Se donner le temps de ...

Pour arriver à faire des « petites archéologies de lieux », car il s'agit bien de trouver les traces, recomposer des gestes, des postures, des regards et de bribes de récits, pour comprendre comment des lieux fonctionnent ou les logiques de certaines situations, il faut se donner du temps, ne pas être impatients. S'asseoir et regarder. Perdre du temps, énormément du temps, comme le dit Olivier de Sardan « pour comprendre que ces temps morts étaient de temps nécessaires » (1995 :64).

Ce lent écoulement des journées, passées à regarder et s'imprégner permet de commencer à appréhender comment s'organise et quels rythmes a un espace, comment les personnes s'y tiennent, l'animent et l'investissent ou l'évitent.

Cette période d'insistance doit forcément dépasser la journée (et bien au-delà) car autrement il n'y a aucun acte d'insister et ainsi elle devient une expérience événementielle qui fait croire de connaître pour y avoir passé quelques heures mais qui en réalité se révèle très superficielle et anecdotique. La courte période ne permet pas de percevoir et sentir des rythmes quotidiens et hebdomadaires, ce qui ne peut se faire qu'après avoir passé un bon laps de temps ; elle montre tout événement comme unique et non comme une partie d'un ensemble que l'on pourrait nommer une chorographie quotidienne du lieu, qui recommence chaque jour et que l'on cherche à décrypter ; enfin elle empêche, par absence de temps, toute re-connaissance tant des personnes en tant qu'habitues là où, en une seule journée, il n'y a que de passants, que de notre présence sur le lieu par ceux que l'on a croisé une fois. Ce dernier point est de plus en plus important dans l'insistance car il transforme une pratique qui pourrait sembler solipsiste dans une rencontre sociale : le temps change les passants en acteurs de cette chorographie et successivement dans des « voisins » avec qui commenter et comprendre les faits et les petites variations de la situation choisie. Dans cette permanence longue advient le basculement fondamental où notre regard commence à s'ouvrir non seulement à ce que nous sommes portés à regarder par notre histoire et culture – « ce que nous voyons ne vaut – ne vit – à nos yeux que par ce qui nous regarde » dit Didi-Huberman (1992 : 9) – mais aussi à ce que nous avons appris à apercevoir dans ce lieu grâce au temps passé. Désarmer nos yeux pour commencer à voir.

Bibliographie

AGIER, Michel. *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, Mouvements*. Louvain-la-Neuve : Bruylant Academia. 2009

BIASE, Alessia de. *Appréhender la ville. Vers une anthropologie de la transformation urbaine*. Paris : Donner Lieu. 2013

CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien*. 1. Arts de faire. Paris : Gallimard. 1990 [1980]

DETIENNE, Marcel et VERNANT, Jean-Pierre. *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*. Paris : Flammarion. 1974

DIDI-HUBERMAN, Georges. *Ce qui nous voyons, ce qui nous regarde*. Paris : ed. de Minuit. 1992

FERRARO, Giovanni. *Rieducazione alla speranza. Patrick Geddes planner in India, 1914-1924*. Milan : Jaca Book. 1998

MALINOWSKI, Bronislaw. *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris: Gallimard. 1989 [1922]

MITCHELL, Clyde. *The Kalela dance : Aspects of social relationships among urban Africans in Northern Rhodesia*, Manchester: Manchester University Press, 1956

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. « Politique de Terrain. Sur la production des données en anthropologie ». *Enquête*, n° 1. p. 71-112

PIASERE, Leonardo. *L'ethnographe imparfait. Expérience et cognition en anthropologie*. Paris : Editions de l'EHESS. 2010 [2002].

SANSOT, Pierre. *Poétique de la ville*. Paris : Méridiens Klincksieck. 1994 [1984]

WHYTE, William Foote. *Street corner society, la structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris : La Découverte. 1995 [1943]

Biographie

Alessia de Biase, architecte-urbaniste et anthropologue, dirige le Laboratoire Architecture Anthropologie (LAA-LAVUE <http://www.laa.archi.fr>) et enseigne à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-La-Vilette.

Notes

i

Dans les SHS les “itinéraires” de Jean-Yves Petiteau ou la “promenade commentée” de Jean-Paul Thibaud, mais aussi dans l’approche urbanistique sensible nous nous trouvons face au déploiement des “traversées”, “dérives”... comme outils de projet.

ii Même dans le cas des dérives psychogéographie situationnistes (et de ses héritières aujourd’hui), les logiques abstraites régissent complètement le parcours de la marche.

iii Je parle de « posture » car il s’agit de corps tant pour la marche que pour l’insistance.

iv Un important courant de l’anthropologie urbaine, l’École de Manchester, fondée par Clyde Mitchell dans les années 1940-1950 au Rhodes-Livingstone Institute (Zambie), donnera lieu à ce que l’on nomme une « approche situationnelle » et bâtira sa diversité dans l’analyse des phénomènes toujours en croisant les trois registres (espace, temps et interaction) pour comprendre les logiques et non plus les structures subjacentes des sociétés. Le célèbre article *Kalela Dance* de Mitchell (1956) montre comment à travers l’analyse d’une danse tribale exécutée en ville, par des citoyens africains d’une ville minière d’Afrique australe, il est possible de comprendre comment les relations sociales se tissent et se construisent dans la société urbaine dans le Copperbelt des années 1950.

v Je remercie Maria Anita Palumbo pour cette suggestion bibliographique.